

Version finale

Carnet de Bord ou L'école du Vent

Azouz Begag

Il était une fois un *petit* bateau qui s'ennuyait ferme dans son port d'attache, à l'abri du monde. Du haut de ses deux mâts, il rêvait d'aventure, de grand large, de brises et de tempêtes, piaffait d'impatience en attendant que son heure arrive. Mais, hélas, les choses tardaient. Ses parents ne lui avaient pas encore donné la liberté d'aller voguer à son aise sur les mers et les océans ; son bois, disaient-ils, était encore trop vert et cela signifiait qu'il n'était pas encore assez mur pour aller risquer seul sa coque contre les assauts des vagues qui guettaient les petits bateaux aux milieux des eaux.

On l'avait surnommé Célavi.

Son père et sa mère avaient bourlingué des années durant au-dessus de toutes les profondeurs du monde, essuyé les tempêtes les plus virulentes, risqué mille fois leur vie, livrés aux mains des commandants des plus habiles aux plus fous, et *Célavi* était le seul descendant qu'ils avaient pu avoir. Voilà pourquoi aujourd'hui ils étaient fermement décidés à ne pas le laisser aller seul errer seul dans les immensités. Parfois, par temps calme, quand la mer était d'huile, ils l'avaient emmené faire ses premiers pas sur les routes invisibles et le petit débutant avait pu observer les étoiles au dessus de ses voiles, apprendre à reconnaître les brises, lire les messages qui s'annonçaient devant lui sur la peau de l'eau. A chaque excursion, il avait été ébloui par la beauté vertigineuse des immensités, l'étrange calme des mondes marins.

A présent, il voulait mettre les voiles, seul. Les vagues l'attendaient, comme un appel du large, un défi. Il se sentait prêt. Il regardait maintenant les cordages qui le retenaient à quai comme pour la dernière fois. Des nœuds lui serraient la gorge.

Autour de lui, amarrés au port de plaisance comme lui, ses copains sentaient également, avec déjà une nostalgie, qu'il avait atteint l'âge de l'envol. Cela se voyait comme un mâât au milieu d'une coque, *Célavi* était sur le point de lever l'encre, d'écrire son propre destin.

Un matin, alors que ses parents dormaient à point fermé, il défit ses nœuds et s'en alla.

En divagant, au bout de quelques heures, il rencontra un oiseau multicolore et le suivit instinctivement, comme si le volatile voulait lui indiquer une direction à prendre. Il aimait ce jeu et demanda à l'oiseau comment il s'appelait.

- Wivi, répondit le baladeur du ciel.
- Et que fais-tu dans la vie, Wivi ?
- Je vole dans les airs, tout seul. Et toi ?
- Moi, je vogue ma galère, tout seul aussi.
- Ca te plairait de suivre quelques temps les ailes de tes désirs ?
- Et comment !

Alors Celavi hissa tout seul sa grand voile et s'amusa à défier à la course Wivi, dont on entendait les rires de satisfaction depuis le grand bleu où il surfait à sa manière.

Des temps plus tard, une île jaune apparût devant eux, comme sortie de nulle part. Evitant les récifs qui protégeaient son abord, grâce au soutien aérien de l'oiseau, ils pénétrèrent dans les jardins privés de l'île. Elle était, bien sûr, déserte. Célavi resta accroché quelques jours à ses falaises, pendant que Wivi prenait du temps pour aller l'explorer et revenir en fin de journée lui raconter les trésors qu'il avait découverts. En fait, il n'y avait pas grand chose, seulement quelques traces d'anciens forts jadis occupés par des explorateurs humains.

Au bout de trois jours, le temps de reprendre du plomb dans l'aile et de ses lustrer le mât au soleil, ils reprirent la mer.

Ils croisèrent un jour un bateau porte-avions américain, dont ils ne voyaient pratiquement pas le bout, tellement il était long. Mais ils ne purent communiquer avec lui car il ne parlait que l'anglais, une langue étrangère.

Les surprises s'enchaînaient les unes après les autres dans cette aventure. Un matin, alors qu'ils venaient de se réveiller ; ils virent au milieu des flots une forme étrange qui dérivait. Du haut du mât d'où il guidait les manœuvres, Wivi ne parvenait pas à identifier la chose. Ils s'approchèrent encore plus. A leur grande surprise, ils découvrirent une tortue endormie. Elle était totalement gelée. Célavi s'arrangea pour profiter de la force d'une grosse vague pour la hisser jusqu'à son pont et l'accueillir à bord. Il demanda à Wivi ce que pouvait bien signifier cet étrange présage, une tortue congelée. Comme Wivi ne répondait pas, il reformula sa question. Toujours pas de réponse. Quand il se tourna vers le haut de son mât où se trouvait l'oiseau, il constata qu'il avait disparu. Il l'appela de toutes ses forces. Rien. Son ami voleur s'était évanoui dans les airs.

Triste, il continua seul son voyage, mais cette fois, sans guide, sans étoile, sans cap. Mais, hélas, il tournait en rond. La vie ne méritait pas d'être vécue seul, pensait-il, seul dans sa coquille. Il avait souvent ses jumelles braquées sur la tortue endormie pour toujours. Il ne pouvait rien lire dans sa présence. Une nuit, une tempête terrible l'obligea à se concentrer de longues heures sur ses manœuvres, de manière à ne pas divaguer pour de bon. Le tonnerre avait piqué une colère noire et pleine d'éclairs. Trop fortes étaient les vagues et, finalement, épuisé, Célavi se laissa chavirer et dériver de sa route.

Quand il sortit de sa torpeur, il croisa de nouveau un immense bateau, cette fois c'était un pétrolier qui transportait des masses considérables de liquide puant et polluant. Il tenta d'amorcer la conversation avec lui, mais il lui sembla reconnaître la langue arabe, une autre langue étrangère dont il ne connaissait rien. Il pensa que c'était au fond un immense privilège d'apprendre les langues des autres et de communiquer avec eux de l'intérieur. Il se promit un jour d'aller à l'école du vent pour se renseigner sur l'apprentissage des langues vivantes.

Un matin, alors que les premiers rayons de lumières commençaient à éclairer les crêtes des vagues, il se retrouva dans un drôle d'endroit. Un Béluga passait par là. Après l'avoir salué, il lui demanda de lui situer le lieu du monde où ils étaient, mais l'animal ne l'entendit pas et poursuivit son courant. Il rencontra ensuite un requin doux à qui il posa la même question, sans réponse. L'animal aux dents longues continua sa voie d'eau.

Comme Célavi avait une coque cassée et un mal de pont terrible, il fit halte sur une autre île pour se reposer et se refaire une santé. Elle était peuplée de phoques. Ils ne semblèrent guère préoccupés par sa présence dans leur territoire. L'un d'eux, après avoir longuement observé Célavi, demanda à l'autre : T'avais déjà vu un bateau sans maître, toi ? L'autre répondit que cela devait sûrement être une apparition, la soleil tapait fort ces derniers temps et lui conseilla d'arrêter de boire. Ils disparurent sous l'eau en se chamaillant.

Alors que Célavi les regardait se crêper le chignon, un canot d'écorce s'approcha à bâbord. Il tourna autour de Célavi d'un air curieux, avant de le questionner sur sa présence dans ces flots glaciaux. Célavi répondit naïvement qu'il cherchait le monde. Le canot éclata de rire. Il se présenta sous le nom de Tcheko Timi tout en disant que c'était là, le monde. Pendant quelques heures, il raconta à Célavi l'immensité et la beauté de ce lieu qu'on appelait Canada. Puis il partit fendre tranquillement les flots pour aller rejoindre une amie Beluga, en recommandant à Célavi de venir voir le pays durant l'hiver glacial, quand toutes les vagues sont figées dans leur mouvement par le froid qui pétrifie, quand se dressent les petites baraques multicolores de pêcheurs qui fendent les glaces pour lancer leurs lignes... et les icebergs ! Et les ours polaires ! Et tant d'autres beautés, encore.

Cependant, il s'arrêta un peu plus loin et demanda la permission à Célavi de lui poser une question. Il s'inquiétait de savoir pourquoi il était sans commandant. Comment se pouvait-il qu'un bateau, seul, était capable de se dégager de l'étreinte de ceux qui l'avaient conçu ? D'errer sans laisse dans l'immensité du monde ?

Célavi éclata de rire à son tour et évoqua à son collègue le nom d'un certain Pinocchio. L'autre n'avait jamais entendu parler de lui. Alors Célavi lui raconta l'histoire de cette marionnette qu'un artisan avait un jour fabriquée et qui devint un jour autonome, qui avait pris conscience d'elle-même. Le canot s'en alla en jurant qu'il n'avait rien compris et qu'il essaierait à l'avenir de ne plus poser de stupides de questions.

Tout souriant, Célavi était absolument enchanté par cette escale canadienne. Les gens d'ici ne manquaient pas de charme, dans leur décor tout blanc. Le voyage dans le monde était fantastique. Jamais il ne regretterait d'avoir largué les amarres, même si les départs sont toujours douloureux pour ceux qui restent.

Il reprit les flots. Beaucoup plus loin, il aperçut, coincé dans son port d'attache, un brise-glace, imposant par sa musculature. Il s'appelait Magnum. Il avait l'air d'être en colère, mais en fait c'était sa forme de boxeur qui lui donnait cet air. En fait c'était lui aussi un gentil garçon. Il dormait, quand Célavi le salua. Aussitôt, il montra son intérêt de rencontrer un étranger, demanda des informations sur son port d'attache, ses origines, la généalogie de sa coque, avant de lui proposer une balade dans son sillage. C'était une expérience originale que Célavi accepta aussitôt. Il suivit Magnum dans les eaux, insouciant, s'endormit tout en voguant tant et si bien qu'un jour, il se retrouva prisonnier des glaces qui, pour jouer, avait resserré leur étreinte autour de lui. Il appela à l'aide pendant plusieurs jours, en vain. Personne ne l'entendait. Il perdit courage et attendit sa dernière heure, car sa coque commençait à montrer des signes de craquement. Les glaces serraient trop fort. A ce moment-là, il entendit en provenance du sommet de son mât un chant. Il leva son attention et, à sa grande surprise, aperçut l'oiseau Wivi. Il en pleura de joie.

-Wivi, c'est bien toi ?

-Et oui, répondit l'oiseau-compagnon. Tu croyais que je t'avais abandonné, mais non, mais non, j'étais là, ta bonne étoile.

-Mais la tortue gelée, alors ?

Et Wivi lui révéla que c'était simplement un porte-bonheur. Il allait lui donner des explications supplémentaires quand deux superbes Goélettes s'arrimèrent à la coque de Célavi. L'une d'elle attira particulièrement l'attention de Célavi. Il se retourna vers Wivi pour lui demander ce que signifiait encore ces messagers, mais une nouvelle fois l'oiseau avait disparu dans le bleu infini.

L'une des goélettes s'appelait *Sélaque*, drôle de nom pour un bateau, et l'autre *Tchateau*. Deux superbes filles, habillées de voiles blancs de soie qui flottaient légèrement au vent, aux formes si fines que Célavi se sentit défaillir quand elles lui proposèrent de se laisser faire. Elles se mirent l'une et l'autre de chaque côté de ses flancs, laissèrent leurs voiles accueillir le vent et Célavi se sentit transporté vers une nouvelle aventure merveilleuse. Il s'évanouit de plaisir.

Quand il se réveilla, il était dans les mers des caraïbes. Le soleil était époustouflant, l'air sentait bon le bonheur. Autour de lui, il n'y avait plus que Sélac. Elle souriait. Elle approcha son mât vers celui de Célavi et profita d'une brise pour tanguer avec lui. C'était une rencontre arrangée par le vent. Les vagues millions de vagues qui les regardaient s'aimer applaudirent ensemble cette belle rencontre. Quelques-une versèrent une larme, une goûte dans l'océan.

Plusieurs étendues plus loin, un oiseau du nom de Wivi assura à d'autres oiseaux qui écoutaient bouche bée son compte qu'il vit un jour Célavi et Sélac poursuivre ensemble leur traversée, suivie par trois petits canots joyeux. L'un d'eux, le dernier né, tentait déjà de se dégager de l'attention de son père pour prendre un chemin de traverse.

La vie c'est un tableau : on se trouve au bord de la mer, sur une plage et on essaie d'aller nager dans les eaux profondes parce qu'on ne veut plus avoir pied, c'est plus excitant, on veut nager de ses propres ailes..., mais les vagues qui déferlent sur la plage, régulières, incessantes, bruyantes, broyantes, roulantes, nous empêchent de prendre le large, de nous aventurer vers les mers inconnues. Elles nous repoussent inlassablement vers la plage. Et pourtant, il faut y aller, les dépasser, les surmonter pour vivre la vraie vie, il faut prendre des risques. C'est dur, mais il y a un cap à passer, au-delà duquel les vagues n'ont plus d'impact contre nous, car nous sommes hors de leur portée. Alors, apparaît un nouveau monde, toute la mer s'offre à nous, on est libre devant l'infini, pris de vertige. Pour être libres, les hommes ont besoin de passer le cap des vagues qui les repoussent vers leurs terres, vers ce qui leur est connu, sans risque. Voilà pourquoi j'aime être là, sur ces immenses plages de sable blanc à regarder ce monde marin qui m'attire et me fait si peur en même temps. J'ai une mystérieuse impression d'être devant le temps qui passe, un sablier.

Durant toute mon enfance, j'ai cherché des bouteilles à la mer. Je n'en ai jamais trouvé. Maintenant, je tente de les inventer dans les histoires que j'écris pour les enfants. Dans l'encre de mon stylo, j'imagine une vieille bouteille, de couleur verte, tapissée de mousse, preuve qu'elle a fait un long voyage, qu'elle vient d'un autre continent, d'un autre monde, elle apporte des messages tout neufs qui vont, lorsque je vais les lire, me transporter dans des contrées qui m'étaient inconnues jusqu'à présent.

En voyageant, je vais rencontrer des gens nouveaux, mais je vais aussi me rencontrer, me voir différemment, ouvrir de nouveaux yeux sur moi et le monde.

Connaître, c'est magique. Apprendre, c'est voyager, voyager c'est apprendre. C'est ce que veut dire *Célavi* quand il dit qu'il adore aller à *l'éole*. Apprendre lui procure un souffle nouveau.